

André Padoux

Niels Gutschow, Axel Michaels, Charles Ramble, Ernst Steinkellner (éds.), *Sacred landscape of the Himalaya*

Vienne, Austrian Academy of Sciences Press,
2003, 212 p. (bibliogr., index, illustr., cartes, tabl.,
glossaire)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

André Padoux, « Niels Gutschow, Axel Michaels, Charles Ramble, Ernst Steinkellner (éds.), *Sacred landscape of the Himalaya* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.20, mis en ligne le 16 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/2051>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/2051>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

soient interrogés pour essayer de relativiser une thèse qui ne semble pertinente qu'à raison de l'isolement que la *Church* subit en quelque sorte dans cette démonstration. Enfin, et surtout, une phrase (mais en fait il s'agit d'une idée qui court à travers le livre) ne laisse de surprendre lorsque l'A. écrit, p. 200, que la différence entre anglicanisme et *Dissent* "was form rather than doctrine". Sauf à méconnaître que "la forme emporte le fond", comme aurait dit Gambetta, croire que les différences d'organisation, d'encadrement, de formation, de rituels, de pratiques sacramentaires, de relations hiérarchiques, bref d'ecclésiologie n'ont presque aucun sens, alors que les subtilités théologiques de quelques exégètes comptent bien plus, il y a là un vrai problème intellectuel, voire de pratique de l'histoire religieuse. Incongruité, argument d'autorité, méconnaissance psychologique élémentaire des choix d'affiliations religieuses, on voudra croire que l'A., emporté par son propos optimiste et un peu hagiographique, a laissé échapper ces mots. Il ne faudrait pourtant pas que réévaluation signifie chez certains torsions exagérées de l'Histoire.

Patrick Harismendy.

128.20

GUTSCHOW (Niels),
MICHAELS (Axel),
RAMBLE (Charles),
STEINKELLNER (Ernst), eds.

Sacred Landscape of the Himalaya. Vienne, Austrian Academy of Sciences Press, 2003, 212 p. (bibliogr., index, illustr., cartes, tabl., glossaire).

Ce volume rassemble dix exposés faits en 1999 à Heidelberg lors d'une conférence tenue sous les auspices de l'Académie Autrichienne des Sciences sur le thème du « paysage sacré » tel qu'on peut en trouver des exemples au nord de l'Himalaya dans une zone allant du Baltistan (Pakistan) au Yunnan. Y participaient des spécialistes de cette vaste région, anthropologues, architectes ou historiens de l'architecture aussi bien qu'indianistes, tibétains ou géographes. L'ensemble du volume apporte sur ce thème des éléments d'un grand intérêt quant aux faits et à leur interprétation.

Dans son article d'introduction (« The sacredness of [Himalayan] landscapes »), l'indianiste A.M. envisage brièvement le problème du paysage en tant que celui-ci n'est pas un donné objectif, mais une vision organisatrice de l'espace où vit l'être humain, lequel, en l'occurrence, le perçoit en outre comme habité par des puissances surnaturelles. Le paysage où vivent les habitants autochtones de l'Himalaya

n'est pas celui que voit et parcourt le visiteur occidental. Il est le lieu d'une expérience vécue : il ne se visite pas ; il se vit. Dans la mesure où ce paysage interprété à travers la religion des habitants est « sacré », c'est-à-dire conçu, vécu comme étant le site de divinités, les éléments qui le composent prennent une dimension toute particulière. Comme le note A.M., un tel espace ne peut être entièrement 'fonctionnalisé', réduit à son aspect 'pratique', utilitaire. L'invisible y est présent. Ses directions ne sont pas neutres, mais qualitativement différentes. La verticale notamment y apparaît comme une 'Richtungspotenz', une puissance ascensionnelle surnaturelle : ces conceptions – ces expériences vécues d'un monde habité de puissances divines – se retrouvent expressément ou implicitement dans tous les articles de ce volume.

Ainsi M. Dujardin (« Demolition and re-erection in contemporary Rukubji, Bhutan: Building as cyclical renewal and spatial mediation ») entend montrer comment, dans une localité du Bhoutan, la construction, puis la réédification de l'habitat familial (qui traditionnellement est périodiquement détruit puis reconstruit) va au-delà du simple renouvellement d'un bâtiment ancien, car elle s'intègre dans une vision religieuse, bouddhique, du temps et de l'espace, ce dernier étant lui-même perçu dans le cadre spatial plus vaste du « paysage sacré » de l'Himalaya. Peuplé de divinités qui y ont chacune leur site, le village est un espace organisé où les bâtiments ne sont pas implantés au hasard, c'est un espace dominé, protégé des puissances dangereuses peuplant l'univers qui l'entoure. La doctrine bouddhique de l'impermanence de toute chose fait que la maison familiale (qui se transmet de mère en fille) n'est pas destinée à durer indéfiniment. Ce renouvellement périodique de la maison – construite traditionnellement sur trois niveaux superposant, de la base au sommet, le plan matériel, celui des humains, puis celui des divinités – se réalise aussi bien en fonction de l'organisation de l'espace villageois que des rapports de force locaux, notamment en fonction de l'emplacement des édifices ou points religieux parsemant la localité. En décrivant deux cas particuliers de destruction puis de reconstruction d'un édifice, l'auteur entend montrer le rôle que peut jouer l'architecture pour exprimer et renforcer la participation vivante d'une population à sa tradition culturelle.

A. Gansach (« Expression of diversity: a comparative study of descriptions of village space in ritual processions in three villages of North West Nepal ») décrit des rites célébrés dans trois villages tibétains et qui, quoique accomplis dans des buts différents, ont en commun d'être des rites de circumambulation où les trajets suivis par les villageois, ponctués

d'emplacements de divinités protectrices, inscrivent dans le paysage une ligne séparant l'espace intérieur, organisé, protégé, de l'espace extérieur hanté par des puissances dangereuses qu'il faut tenir à l'écart, mais aussi se rendre favorables. Ces rites de protection servent également à conforter la cohésion villageoise.

C'est autre chose que décrit J. Harrison (« King's castles and sacred squares: the founding of Lo Monthang »). Traitant de Lo Monthang, la capitale du Mustang, il montre que ce remarquable ensemble architectural remontant au XV^e siècle, avec son palais et son monastère, ne fut jamais à proprement parler une ville mais un centre cérémoniel, symbole de la puissance du monarque, appuyée sur celle des dieux. On retrouve par contre l'organisation spatiale dans l'étude de R. Herdick sur la région de Yanthang et le monastère de Ridzong, au Ladakh. La tripartition y règne dans les niveaux verticalement étagés des habitations comme dans la répartition horizontale des zones cultivées, cette tripartition étant elle-même celle de l'ordre cosmique que régissent les divinités, dont les sanctuaires érigés par les fondateurs du village ponctuent le paysage en le sacralsant.

L'étude du célèbre monastère bouddhique de Lamayuru, au Ladakh, par A. Vanquaille et H. Vets (« Lamayuru: The symbolic architecture of Light ») fait également ressortir l'opposition entre zone habitée, rituellement organisée – celle du vaste complexe de construction du monastère qui, avec l'espace qui l'entoure, forme une sorte de mandala centré sur l'image de Vairocana – espace sacralsé dont le soleil dans sa course éclaire les différentes parties et le paysage qui l'entoure. Il y a peut-être là une trace du culte solaire qui eut son importance en Inde et en particulier au Cachemire, région proche du Ladakh : l'article contient sur ce sujet d'intéressantes indications.

F-K. Ehrard (« Pilgrims in search of sacred lands ») se concentre sur le développement d'un paysage sacré bouddhiste dans la région du Mustang du XVIII^e siècle à nos jours, cependant que K. et N. Gutschow (« A Landscape dissolved : Households, fields, and irrigation in Rinam, Northwest India ») distinguent les éléments composants (champs, eau, maisons, êtres humains) d'un village himalayen indien en montrant les relations existant entre eux. Le village y apparaît comme un espace organisé et fluide, mais aussi circonscrit afin d'être protégé des forces surnaturelles extérieures présentes dans le paysage montagneux qui l'entoure. C'est précisément ce jeu de deux oppositions – haut et bas, intérieur et extérieur – dans le cas d'un village tibétain du Mustang qu'explorent N.G. et C.R. (« Up and down, inside and outside: notions

of space and territory in Tibetan villages of Mustang ») en notant les fonctions changeantes qui opposent ces éléments qui, s'ils sont « fluides » dans la zone habitée, n'en séparent pas moins nettement celle-ci de l'espace par nature hostile qui l'entoure.

W. Sax, enfin (« Divine kingdoms in the Central Himalaya »), décrit des processions de divinités au Garwhal et dans le Kumaon indiens, qui servent à marquer les limites de leurs royaumes, lesquels sont autant de « paysages sacrés ». Selon l'A., ces processions serviraient moins à souligner la présence d'une réalité divine transcendante qu'à maintenir ou développer des pratiques traditionnelles caractéristiques de ces régions.

Tous ces articles sont abondamment illustrés de dessins, plans, diagrammes ainsi que de photographies ou planches en couleur qui en éclairent et en explicitent le propos. L'illustration de ce volume est d'une qualité tout à fait remarquable : on a autant de plaisir à le regarder que l'on trouve d'intérêt à le lire. Il fait partie d'une série d'ouvrages sur la zone himalayenne qui, tant par leur contenu que par leur présentation, font honneur à l'Académie Autrichienne des Sciences. Un glossaire des termes tibétains (en orthographe tibétaine et simplifiée), une bibliographie par article et un index complètent ce bel et très intéressant ouvrage.

André Padoux.

128.21

GUTWIRTH (Jacques).

La Renaissance du hassidisme de 1945 à nos jours. Paris, Odile Jacob, 2004, 271 p. (bibliogr., annexe, glossaire).

Au début des années 1960, J.G. avait mené une enquête par « observation participante » auprès d'un groupe juif ultra-religieux, celui des hassidim de Belz, qui s'était installé à Anvers après la Seconde Guerre mondiale. Il en avait tiré d'abord sa thèse de doctorat ès Lettres, puis un livre : *Vie juive traditionnelle. Ethnologie d'une communauté hassidique* (Paris, Éditions de Minuit, 1970 [cf. *Arch.* 30-216]). Il s'agissait alors d'une petite communauté de 418 personnes, relevant d'une forme de judaïsme qui devait compter, vers 1945, autour de 20 000 personnes de par le monde, et dont on pouvait se demander quel serait son avenir. Originaire de l'Europe orientale, le hassidisme avait en effet été pratiquement anéanti par la Shoah. Aujourd'hui, on compte entre 350 000 et 400 000 hassidim dont la moitié en Israël et le reste dispersé en Europe du Nord (Belgique, Angleterre, France) et en Amérique (États-Unis, Canada). C'est cette